

Et voilà La Wally...

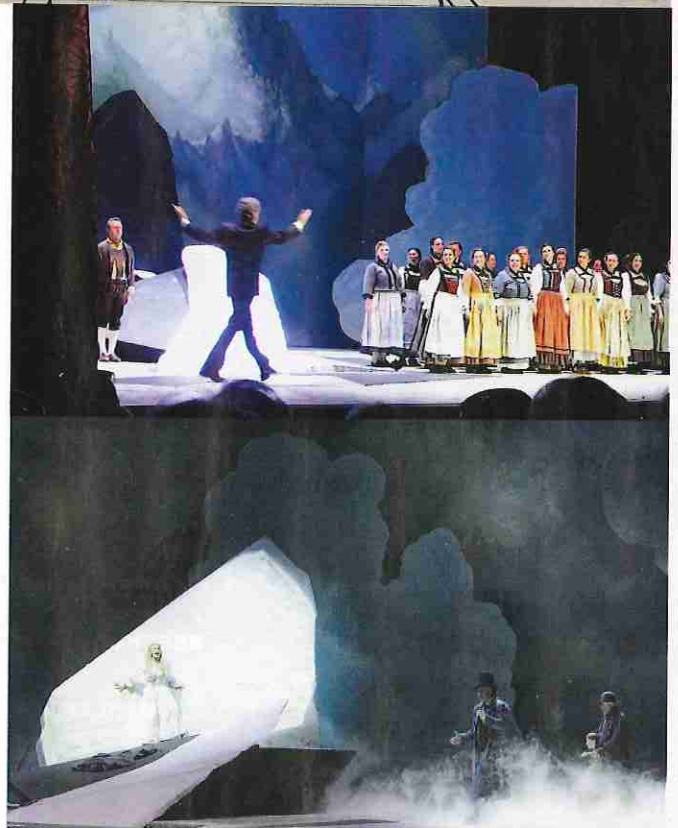
Il est difficile de nos jours, d'entendre cet ouvrage, le dernier composé par Alfredo Catalani qui connut, lors de sa création à La Scala de Milan le 20 janvier 1892, un véritable succès. L'opéra fut par la suite repris une quarantaine de fois mais la mort du compositeur survenue en 1893 freina ce bel envol.

Sous l'impulsion d'Arturo Toscanini, *La Wally* revint à l'affiche à La Scala en 1905, puis quatre ans plus tard au Metropolitan Opéra de New York. Après la dernière guerre c'est Renata Tébaldi qui s'empare du rôle-titre et assure à *La Wally* quelques heures de gloire. Plus récemment le film de Jean Jacques Beneix «*Diva*» rappela au public français l'existence de l'ouvrage en mettant en exergue le fameux air de l'héroïne «*Ebben, ne andro lontana*». Néanmoins, force est de constater que l'ensemble de la pièce demeure relativement méconnu et la programmation de Jean Louis Grinda s'avère une nouvelle fois particulièrement judicieuse. Elle permet en effet de découvrir un compositeur qui a certes entendu Wagner et trouvé le chemin de la continuité dans le discours musical, mais qui se situe à la croisée des tendances de son époque. Il n'est ni Wagner, ni Puccini, ni Verdi, et Catalani n'a pas le don mélodique absolu, en revanche son art de l'orchestration et ses subtilités harmoniques auraient sans doute fait de lui un auteur majeur si la maladie ne l'avait prématurément foudroyé à l'âge de trente-neuf ans ! Pour les récentes représentations monégasques Jean-Louis Grinda affiche un trio vocal de haute tenue. Eva Maria Westbroek confirme en *Wally* ses talents de tragédienne et trouve le ton qui sied à l'héroïne des neiges, Zoran Todorowich dompte les redou-



L'Opéra de Monte-Carlo

tables tensions de l'infamale tessiture d'Hagenbach, tandis que Lucio Gallo campe un fort convenable Gellner. La véritable star de la soirée se trouve cependant dans la fosse, l'orchestre philharmonique de Monte-Carlo déchaîne toutes ses forces sous la direction dynamique de Maurizio Benini et les couleurs flamboyantes de la partition font littéralement exploser l'acoustique de la salle Garnier.... Visuellement les décors rudimentaires d'Ezio Toffolulti affectent un naturalisme naïf, une option carton-pâte et toile peinte qui peut se justifier tant la difficulté est grande de reproduire les somptueux espaces naturels où se situe l'action. Au final, une découverte captivante qui donne envie d'explorer plus avant les autres ouvrages de Catalani,



dommage que le public monégasque toujours aussi peu démonstratif et pour l'occasion quasiment coincé n'ait

applaudi que poliment les acteurs de cette très intéressante soirée.

Yves Courmes